

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles**

Band (Jahr): **9 (1875)**

Heft 9

PDF erstellt am: **28.04.2024**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

### **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel 1<sup>er</sup> Septembre 1875.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2. 50 et par an chez Mr. le Dr. Guillaume, direct du Penitencier à Neuchâtel.

## La chasse aux canards sur le lac de Neuchâtel.

Les chasseurs profitent volontiers de cette heure matinale pour leurs expéditions; une „loquette“ petit bateau plat formé de trois planches ajustées, les portera vers le but qu'ils ont reconnu de loin à l'aide d'une lunette d'approche, instrument inséparable de cette chasse. Ils chemineront d'abord avec une rame taillée d'un seul morceau et qu'on manie debout, puis quand ils seront à peu près à 500 mètres de la troupe des canards, ils prendront les „palettes“ ou pattes d'oie, rames écourtées dont on se sert lentement et sans bruit, couché sur le ventre; il ne faut point donner l'éveil à la troupe et là est le côté palpitant de cette dernière partie du voyage.

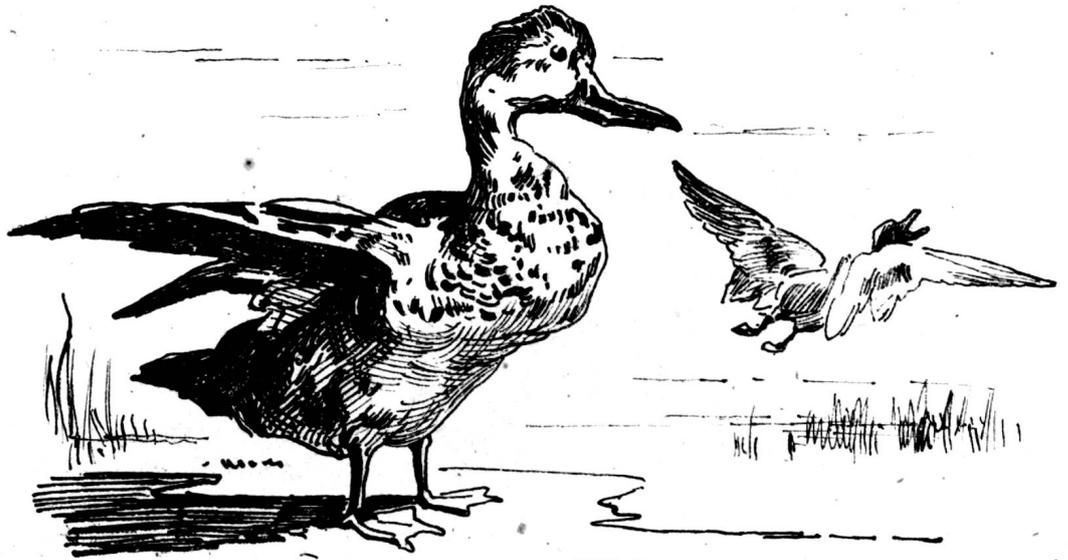
La petite embarcation porte, braquée sur une fourchette de la proue, une arme connue sous le nom de „canardière“ énorme fusil de 9 à 12 pieds de long, 3 pouces de large, pesant près de 40 livres et émergeant de huit pouces au-dessus de l'eau; un fusil de chasse ordinaire placé à côté de celui-ci est destiné à achever le gibier qui ne sera que blessé. Le chasseur, l'œil sur le but, les mains dans l'eau fait avancer la petite batterie flottante avec une circonspection que l'on comprendra facilement lorsqu'on saura que le moindre bruit, un craquement, un roseau qui fiôle la loquette peut réveiller les canards et les disperser avant que les chasseurs soient à leur portée; puis la canardière est une arme si lourde qu'on ne peut l'épauler debout.

Arrivé à 50 pas du groupe qu'il veut frapper, le chasseur qui a navigué de façon à avoir l'extrémité de son arme bien dirigée vers le but, abandonne les palettes, vise un instant et fait feu. A travers la fumée il aperçoit des victimes, d'autres qui ne sont que blessées s'en vont,

battant à grand bruit l'eau de leurs ailes, pour retomber un peu plus loin et se relever encore, jusqu'à ce que le fusil de chasse ordinaire les ait achevés.

On abat cinq ou six canards d'un seul coup.

Toutes les familles de ces palmipèdes aiment à vivre en



A. B. d'après Rischgitz





## Les monts de ma patrie.

J'avais quitté mes monts sévères  
Et, loin de nos étroits vallons,  
Je cherchais des cieux plus prospères  
Et de plus vastes horizons.

Bientôt je découvris une immense étendue,  
Je vis se dérouler des tableaux enchanteurs;  
Des campagnes sans fin s'étalaient à ma vue  
Et des lacs où le ciel reflétait ses couleurs.  
Des rivières au loin dans les fécondes plaines  
Serpentaient les flots argentés,  
Et partout s'élevaient en ces riants domaines  
Des villages et des cités.

Partout s'entremêlaient les champs d'or, les prairies,  
Les jardins, les bocages frais,  
Les coteaux verdoyants et les rives fleuries  
Et les vergers et les forêts.

Et par delà, des monts élevaient dans les nues  
De leurs sommets altiers les sublimes splendeurs.  
Ailleurs, je devinais des beautés inconnues  
À l'horizon voilé de confuses vapeurs.

Et mon oeil eût voulu pénétrer ces merveilles  
Et plonger dans l'azur de ces vagues lointains  
Où, par des soirs brillants, de lumineux matins,  
Sous l'éclat de teintes vermeilles

Se dessinaient parfois des contours incertains.  
Ce spectacle, mes yeux le cherchaient dès l'aurore  
Et ne pouvaient s'en détacher.

Je voulais le revoir et le revoir encore;  
Et quand à ces beaux lieux il fallut m'arracher,  
J'étais comme un captif ayant vu dans un songe  
Le paradis s'ouvrir à ses yeux éblouis,  
Et voulant ressaisir quand la nuit se prolonge  
Des beaux rêves évanouis.

Et je manquais d'air et d'espace.

Pardonnez, monts chéris, sol pour moi le plus beau,  
Tout que mon cœur jamais d'admirer ne se lasse,  
Si vous étiez alors comme un sombre rideau  
À mes yeux dérochant un ravissant tableau.  
Mais errant aujourd'hui sur vos cimes ombreuses  
Qu'en mon âme je sens d'émotions joyeuses,

Et qu'à vous contempler je trouve de douceur !  
Comme avec délices j'aspire  
De votre air embaumé la suave fraîcheur !

J'aime à voir le ciel vous sourire  
Et les oiseaux joyeux égayer vos bosquets,  
Et les fleurs émailler vos croupes verdoyantes;  
De vos ruisseaux couler les ondes murmureuses,  
Et les blés dorer vos guérets.  
J'aime à vous voir lorsque l'orage  
Éclate sur les hauts sommets  
Et que des vents la voix sauvage  
Passe et mugit dans les forêts.  
Avec bonheur à vous je pense,  
À vous qui réveillez toujours,  
Les souvenirs de mon enfance,  
Les doux échos de mes beaux jours.

Près des coteaux riants que le faucon décore  
Souvent j'ai regretté vos pâturages frais  
Et du troupeau joyeux la clochette sonore  
Résonnant dans les bois épais.

Souvent j'ai regretté vos pyramides sombres,  
Couronne du Tura, sapins majestueux.  
Que votre aspect souvent a réjoui mes yeux !  
J'aime à vous voir à l'heure où grandissent les ombres,  
Où le soleil couchant vous dore de ses feux;  
Et quand du jour naissant luit l'éclat radieux,  
J'aime à vous contempler baignés de sa lumière.  
Lorsque d'un froid lincol l'hiver couvre la terre,  
Votre feuillage obscur ne craint pas les frimas,  
Et quand règne le deuil dans la nature entière,  
Vous me parlez de vie au milieu du trépas.

Quand sous le poids de la souffrance  
Te courbe mon front soucieux,

Je vois votre cime, en silence,

Se dresser et montrer les cieux.

Alors mon âme en haut s'élance,

En haut je pressens le bonheur,

J'élève un regard d'espérance

Et la paix revient dans mon cœur.

Lode, juillet 1875.

St-Augustin